

HENRI RIVIÈRE

L'ANGE NOIR
DE MONTREUX

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-460-1

Dépôt légal : juillet 2024

Prologue

Saumur, 24 décembre... Un ciel gris-beige et mou flottait sur la plaine, comme une prophétie neigeuse. Paul allait bon train au volant de sa voiture neuve, filant sur un asphalte au scintillement suspect. Ça et là, un bosquet succédait à l'autre, pitoyable spectacle de silhouettes maigres et grelottantes, attendant résignées et stoïques le retour certain du printemps. Des volatiles sédentaires s'affairaient à débusquer quelque ver dans un sol trop dur. Les cervidés profitaient du répit de saison. La faune ici en hiver était semblable à la flore : dépitée. Le premier Noël sans Charles Rivière se dessinait, assombri par le deuil. Philippe venait présenter Claire à sa mère. Sans pouvoir mettre en sourdine l'homme consumé depuis des semaines par une prédatrice hors pair...

Chapitre 1 : La vie de château

Quatre mois plus tôt, été 2015. Philippe Rivière vient de fêter ses quarante-cinq ans. Il est depuis une décennie un petit romancier, fleuron d'une modeste maison d'édition parisienne. Il a pour lui ce qui remplace tout de nos jours, même le talent : du succès. Mais pour le Goncourt, il faudra repasser. En attendant, il fait fantasmer des femmes en mal de frisson, avec des histoires teintées d'un soupçon d'érotisme emprunté. En définitive, il écrit des romans qu'on lit dans des trains ou des avions. Rivière n'est pas un écrivain, il écrit des bouquins, au rythme de deux ou trois par an, comme un torrent d'histoires et de mots convenus. Très loin de combler son ambition littéraire. Depuis six mois il n'a plus écrit une seule ligne, son amertume tournant à l'empêchement. Naturellement en verve à l'oral et sur le vif, il se trouve de plus en plus démuni face à son clavier. Inapte à retranscrire dans un livre l'esprit dont il est capable au quotidien, dans le direct de sa vie. Philippe Rivière peut être brillant, mais à l'instinct, jamais sur commande.

Dernier né d'une fratrie de quatre, dont une fille, il avait vu défiler son enfance et son adolescence dans une parfaite insouciance, doux rêveur qu'il était et déjà conscient d'un goût certain pour inventer des histoires et les raconter. Victoire, sa sœur aînée, avait, elle, simplement décidé d'en faire, et ce dès le dimanche matin, pour une place sur un banc d'église, devant. Ses parents, embrigadés dès leur plus tendre enfance, aimaient à croire en des légendes qui les rassuraient plutôt qu'affronter les vicissitudes de la vie et de la mort sans assistance. Alors, chez les Rivière, ça priait ferme ! La mère

par réelle conviction, le père plus par éducation que guidé par une pure croyance.

Philippe goûtait peu ce rituel dominical, spectacle désuet des simagrées et des incantations du prêtre de la paroisse, homme adorable au demeurant et qui, Dieu soit loué, préférait taquiner la truite avec des mouches plutôt que tripoter des enfants de chœur. Adolescent, il se déclara ouvertement agnostique, en plein repas de famille. Agnostique plutôt qu'athée, l'affront fait à sa mère ne fut ainsi pas total. Il vouait à l'époque une admiration sans bornes à Paul, l'aîné, depuis ce jour où, gonflé à bloc par une montée certaine de testostérone, il avait bravé l'autorité parentale en refusant d'assister à une énième messe. Sous les yeux embués de sa mère, qui voyait s'envoler ainsi ses espoirs de voir son premier fils enfiler une soutane. À vrai dire, il tardait à Paul d'enfiler bien d'autres choses... Il ne serait pas non plus notaire comme son père et le père de son père avant lui. Paul voulait enfiler des perles. Il serait joaillier.

Les deux frères avaient développé une belle complicité au fil du temps, tandis que Jean, leur entre-deux, s'était de lui-même isolé par la force des choses en consacrant le plus clair de son temps à étudier, seul dans son coin, soucieux qu'il était de mettre ses pas dans ceux de ses parents, en tout. Paul aimait le taquiner, lui répétant à satiété qu'un notaire ne pouvait être cureton à ses heures, ni l'inverse. Qu'il lui faudrait bien choisir un jour entre sa spiritualité et sa bourse ! Complices pour la déconne qui égayait sans en démordre leur quotidien, en vieillissant Paul et Philippe furent aussi chacun le confident et le dépositaire des états d'âme de l'autre, des confesseurs défroqués. Les cinq années qui les séparaient avaient longtemps été un écart suffisant pour que Paul se sentît un devoir de protéger Philippe, mais assez étroit aussi pour lui enseigner les rituels de la dissipation domestique. Puis vint le dévergondage. Avec les moins farouches et parfois jolies de ses amies. Les deux Ostrogoths, comme les avait surnommés leur baron de grand-père défunt, se voyaient bien frères pour toujours et, surtout, Parisiens.

La capitale les fascinait depuis l'adolescence. Sentir cette ville si vaste autour d'eux, les monuments et le grouillement humain les avait subjugués dès la première expédition, longeant des enfilades de façades similaires à perte de vue dans les beaux quartiers, édifiés par un empereur et son préfet. L'étroitesse de Saumur et sa bourgeoisie confinée pesaient depuis longtemps sur ces deux aventuriers. Voir leur père entrer dans un restaurant parisien sans se sentir obligé d'aller saluer trois ou quatre affamés de ses connaissances lui donnait un air anonyme, libre et neuf, qui lui allait très bien.

Charles Rivière fut à bien des égards un homme à admirer et à aimer. Sa femme et ses enfants n'étaient pas les derniers. Il était né à Saumur, à l'été de l'année 1940, au terme d'une triste déroute face à la meute vert-de-gris. D'un père notaire et d'une mère institutrice, qui décéda accidentellement quand il avait douze ans. Il s'était vite retrouvé à devoir s'occuper de son petit frère de neuf ans, pour soulager son père au quotidien, tout en suivant sa scolarité au mieux. Par chance il était évident et franchir les échelons ne lui posa aucun problème. Pendant des années donc, Charles Rivière cumula les fonctions de fils, écolier, étudiant, grand frère, nurse et précepteur. Il emmenait Jules avec lui à l'école le matin, puis encadrait ses devoirs d'un œil, pendant qu'il s'acquittait des siens de l'autre. Bachelier à dix-sept ans, il fut le plus jeune notaire que la ville ait connu et travailla avec son père, jusqu'au jour où ce dernier rendit son encrier et son bulletin de naissance. Il faisait l'unanimité auprès de tous ceux qui le fréquentaient de près ou de loin. Un état de fait qui dura sa vie entière.

Victoire, elle, à défaut d'avoir été une des premières femmes à intégrer le Cadre noir comme elle en rêvait, devint la poulinière du propriétaire d'un club hippique huppé. Au grand bonheur de sa mère, rassurée de voir sa fille casée, vite et bien. À ceci près que patron de manège était bien moins reluisant à ses yeux que notaire ou chirurgien. Cependant, le type était financièrement à l'aise et gentil avec ses chevaux, ce qui était plutôt bon signe. Si toutefois la situation conjugale devait un jour se dégrader, tout le monde savait déjà d'où viendrait le dérèglement.

Jean, de son côté, après un cursus sans souci en faculté de droit, intégra sans coup férir l'étude de son paternel. Il fit deux rejets à une de ses camarades de lycée, Camille Duclos, épousée plus pour réparer un moment d'égarement peu catholique aux conséquences notables sur sa silhouette que mû par une grande passion amoureuse. À vrai dire, Jean était passionné par peu de choses. Il traversait la vie sans se poser de questions, sans faire de vagues, veau froid mayonnaise. Studieux et impliqué comme le père Rivière, bigot et coincé comme la Baronne. La fierté familiale ! À côté de lui, Paul, avec son goût pour les bijoux et la luxure, faisait figure de délinquant !

Philippe avançait tranquillement dans l'existence en cumulant son dilettantisme, son goût pour l'écriture et le trousseage des jeunes bourgeoises dévergondées et jolies de Saumur. Une double condition qui donnait un caractère très limitatif à l'affaire. À défaut de mériter un exorcisme en règle, il subissait sans répit inquisition et recadrages maternels. Il faut dire qu'elle le couvait son rejeton, la châtelaine. Jusqu'à l'étouffement. Secrètement, pour ne surtout pas blesser les trois autres, elle le trouvait le plus lumineux de ses quatre enfants.

Maryvonne Rivière naquit de la Rochardière. Fille d'un petit baron désargenté et chic, dont l'aïeul avait échappé de peu à la lame deux siècles auparavant, elle dut endosser encore adolescente le rôle de maîtresse de maison. Sa mère avait mis les voiles un beau matin de printemps avec un bellâtre roturier mais clinquant, bien plus jeune qu'un mari qu'elle trouvait déjà bien trop vieux et laid pour ce qu'il était empressé. Maryvonne avait trouvé en Charles Rivière un homme rassurant, aimant, droit et fiable. Sa situation professionnelle et sociale ne gâchait en rien son attrait aux yeux de celle qu'il avait toujours regardée comme une princesse depuis le jour où, jeune diplômé et libéré de ses obligations militaires, il l'avait aperçue à l'église. De cinq ans sa cadette, elle était encore plus proche de l'enfance que de la maternité.